

Poullaouen

François Fouquat héros de la France Libre sera fêté à Poullaouen 46 ans après sa mort

Poullaouen vient de se découvrir un héros... C'est la persévérance d'une Brestoïse, sœur d'un combattant de la Libération, et le hasard, qui viennent de le lui rendre...

En 1922, le 17 juillet, naissait à Poullaouen, François Fouquat. Son père, originaire de Lannion, avait épousé une « fille du pays » alors qu'il était garde-champêtre à Poullaouen. Puis, en 1933, le garde-champêtre est nommé à Brest, et l'on ne reverra la famille Fouquat à Poullaouen, auprès d'une tante de François, que de temps à autre, pendant les vacances. François a moins de 18 ans lorsque retentit le vibrant appel du général de Gaulle. Dès le lendemain, il s'embarque pour l'Angleterre à bord d'un chalutier du Conquet et signe bientôt son engagement dans les FFL (par dérogation, car il n'a pas encore 18 ans !).

François mènera, ensuite, quatre ans, d'une vie trépidante et dangereuse : il débarque au Tchad, se place sous les ordres de Leclerc, retourne à Londres et devient parachutiste et spécialiste du sabotage. ...Sous le nom de guerre de Cisaille, il participe à de nombreuses actions de sabotage d'usines d'armement et d'aviation contrôlées par l'ennemi sur le territoire français. Jusqu'au 15 juin 1944, alors que, déjà, les alliés ont débarqué sur les plages normandes, dans le camion qui le ramène d'un parachutage, Cisaille tombe sous les balles allemandes. Il n'a que 22 ans.



François Fouquat aurait 68 ans aujourd'hui. Il est mort à 22 ans sous les balles ennemies.

Sa famille ignorait qu'il fut nommé Compagnon de la Libération

Il faudra plusieurs mois avant que la mère et la sœur de François Fouquat soient informées de sa fin tragique. Sa mère, au courant des actes de résistance de François, regrettera, jusqu'à la fin de sa vie, en 1970, de ne pas voir son fils cité parmi les Compagnons de la Libération. Jusqu'à ce que la lecture fortuite d'un ouvrage sur la Résistance en Bretagne révèle à sa sœur Anna, qui vit toujours à Brest, que François Fouquat est, bel et bien, en vertu de ses actes de bravoure, Compagnon de la Libération. Et que l'homonymie étonnante de son frère avec le François Fouquat, Compagnon de la Libération qui a donné son nom à une rue de Brest, n'est qu'une erreur d'orthographe. Il s'agit bien du même héros de la France Libre, mais, une étonnante succession d'omissions administratives avait toujours laissé ignorer cette circonstance.

Bien que François Fouquat ait quitté Poullaouen à l'âge de onze ans, la commune prévoit de lui réserver un hommage particulier lors du prochain anniversaire de la Libération, le 8 mai 1991.

François Fouquat le soldat oublié

Un nom mal orthographié peut changer le cours des choses. Celui de François Fouquat avait été écrit Fauquat sur les documents officiels... il aura fallu plus de 45 années pour que le bon ordre soit rétabli et que la commune de Poullaouen rende, à l'un de ses fils, l'hommage qu'il méritait.

Dimanche matin se déroulait donc une cérémonie du souvenir, au pied du monument aux morts, place de l'Eglise à Poullaouen. Une plaque commémorative, placée au haut du monument, a été dévoilée par Marcel Sergent, maire de la commune. Puis la vie très dense de François Fouquat a été rappelée par MM. Collobert et Yves Riou, président départemental de l'ANACR.

L'enfant du pays

François Fouquat est né à Poullaouen le 17 juillet 1918. Son père est garde-champêtre, fossoyeur, gardien de cimetière, bref, l'homme de confiance de la commune. Il fréquente l'école communale et a laissé le souvenir d'un élève appliqué. Mais le garde-champêtre décide de changer complètement d'orientation professionnelle : il entre à l'arsenal de Brest et le petit François, enfant de la campagne, devient un gosse de la ville. Il a 17 ans à peine à la déclaration de la guerre, il n'a pas encore 18 ans lorsqu'il s'embarque pour l'Angleterre.

Lors de la cérémonie d'hier, M. Collobert fit le récit de la première partie de la vie de combat-



Devant la maison natale de François Fouquat, sa sœur Mme Anna Le Guillou, en compagnie de son époux Rémy, né au village de Cléveinec, de son fils Jacques et de son petit-fils Yann.

tant de François Fouquat : l'embarquement au Conquet, puis le transbordement à Ouessant d'un groupe de 22 jeunes dont François fait partie. Il quittera la terre de France alors que les Allemands sont déjà à Brest. En Angleterre, il bénéficiera d'une formation militaire classique dont il sortira sous-officier, en mai 1941. Il sera dirigé vers le Tchad et fera partie de la colonne Leclerc qui libérera la Tunisie de l'occupation allemande.

Sa conduite courageuse lui vaudra d'être décoré d'une haute distinction tunisienne.

Un second tournant

Le premier geste décisif fut l'embarquement pour Londres, le second sera le volontariat pour les combats de guérilla en France. Affecté à Alger à l'état-major, il se porte volontaire pour la formation d'agent secret, il entre au BCRA (Bureau central de renseignement et d'action) et reçoit en Angleterre une formation de sabotage et de vie clandestine. Le soldat, militaire classique, devient alors un « commando ». Il s'adaptera parfaitement à ses nouvelles missions, particulièrement périlleuses

et exigeant des capacités très spécifiques.

Soldat de l'ombre

En novembre 1943, après cinq mois de formation, il est parachuté sur la région parisienne et commence un impressionnant travail de sabotage. Sa mission est de détruire les usines et ateliers travaillant pour l'armée allemande. Il participe à la destruction de trois usines de roulements à billes, une usine de moteurs d'avion, il attaque l'usine Renault : son coup de commando détruira sept chars en construction... Un résultat impressionnant qui montre les qualités exceptionnelles du jeune sous-lieutenant Fouquat. Il recevra l'ordre de se rendre dans la Nièvre : il détruira sept écluses pour couper la circulation allemande sur le canal du Nivernais. Puis, il constituera un maquis. Il sera tué en transportant des armes pour l'équiper. Mort le 15 juin 1944, le sous-lieutenant Fouquat n'avait pas encore 22 ans.

Le 19 octobre 1945, le général de Gaulle le nommera Compagnon de la Libération.

Dimanche matin, à Poullaouen, l'héroïsme exceptionnel de François Fouquat a été salué avec la dignité qui convenait, même si le hasard a voulu qu'il faille attendre 45 ans pour que ce geste de reconnaissance ait lieu.



La foule, devant le monument aux morts, pendant la cérémonie.

x x de Boigne sœur Anna
x x Ma Belle Fouquat

**JE RECHERCHE
UN EMPLOI...**
Je lis
les petites annonces
du **Telegramme**

L'été 1944 dans la Nièvre] L'embuscade de l'étang du Merle : un revers pour la Résistance

Pierre Briout, François Fouquat, Marcel Courtot, Antoine Filippi, Pierre Mounier, Bernard Renault, et Henry Valin. Les noms des sept maquisards, tués le 15 juin 1944 par les Allemands en embuscade, ornent une stèle érigée près de l'étang du Merle à Crux-la-Ville.

La mémoire des combattants des Maquis Julien et Camille est commémorée chaque année par l'Anacr 58 (*). Soixante-dixième anniversaire oblige, la cérémonie, aujourd'hui à 15h 30, revêt une importance toute particulière. L'occasion pour Jean-Marc Ragobert, le président, de faire le récit de la tragédie.

« Dans la nuit du 14 au 15 juin 1944, un important parachutage destiné au Maquis Socrate est prévu, entre Sainte-Marie et Saint-Benin-des-Bois, sur le terrain "Cognac". » Commandé par Georges Leyton, le groupe ardemment pourchassé a fui les lieux. La récupération du parachutage est alors confiée au Maquis Camille, installé à Vermot, à 80 km de là. Leur camp abrite depuis peu les combattants du Maquis Julien (*lire ci-contre*). « L'opération était risquée », commente le maître de cérémonie.

Paul Bernard, alias Camille, prend le commandement de l'opération. Deux camions partent de Dun-les-Places. « À bord du premier, un P45, prennent place Pierre Mounier et Henry Valin, le chauffeur, du Maquis Camille, ainsi que Pierre Briout, dit Pelle, François Fouquat, dit Cisaille, Marcel Courtot, dit Robert, Antoine Filippi, dit Tony, et Bernard Renault, dit Roland II, du Maquis Julien. » Jean Longhi, chef départemental du Service national Maquis pour la Nièvre, après une réunion d'état-major à Saint-Honoré-les-Bains, choisit d'assister au parachutage, aux côtés du délégué militaire régional, André Rondenay, dit Jarry.

Pris dans une embuscade

Le parachutage est programmé à 20 h. L'avion est à l'heure. Plusieurs containers sont ouverts au sol. L'opération périlleuse ne s'achève qu'au petit matin. Au retour, la traction de Grandjean et de Jarry ouvre la marche. La route de Saint-Saulge est barrée par deux voitures d'officiers allemands. « Sous la mitraille, ils arrivent à forcer le passage et semer le véhicule qui les poursuit. »

Les sept résistants du P45 n'auront pas cette chance. Lorsqu'ils tombent nez à nez avec l'ennemi embusqué sur la route, les premières balles abattent Pierre Mounier. Ses six camarades sautent du camion et courent vers le haut de la route en ripostant. Poursuivis, ils seront tous abattus. « Des paysans de Saint-Saulge entraînés de force sur les lieux, verront agoniser les hommes atrocement mutilés », précise Jean-Marc Ragobert.

Entendant les rafales, les maquisards du deuxième camion, sorti plus tard du terrain, prennent une autre route. Ils tombent sur trois voitures ennemies. Après un échange de tirs, ils abandonnent le camion et fuient dans les taillis. Les Allemands récupéreront la totalité des armes parachutées

(*) Association des anciens combattants de la Résistance.